

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

destiné aux groupes scolaires et péri-scolaires

CENTRE D'ART DE LA MAISON POPULAIRE

Exposition

« L'AUTRE ... DE L'IMAGE À LA RÉALITÉ 1/3 : VERS L'AUTRE »

Du 18 janvier au 18 mars 2017

Commissaire en résidence : Blandine Roselle

Artistes : Nicolas Henry, Thi Trinh Nguyen, Mario Pfeifer et Patrick Willocq



Patrick Willocq,
Walé Asongwaka s'envole
2013

Photographie, tirage jet d'encre pigmentaire de qualité archivale sur papier 100% coton,
109 x 145 cm avec cadre
Courtesy de l'artiste

SOMMAIRE



1 .	Présentation des visites guidées	P 3
2 .	Réservations	P 4
3 .	Présentation du cycle d'expositions L'Autre ... De l'image à la réalité	P 5
4 .	Présentation de l'exposition Vers l'Autre	P 6
5 .	Biographie de la commissaire	P 7
6 .	Biographies des artistes	P 8
7 .	Notices des oeuvres présentées	P 10
8 .	Pistes de lecture	P 13
9 .	Programmation associée	P 17
10 .	Présentation de la Maison populaire	P 18
11 .	Informations pratiques	P 19

LA VISITE GUIDÉE

La visite de l'exposition *L'Autre ... de l'image à la réalité 1/3 : Vers l'Autre* va permettre aux enfants de construire une réflexion à la fois collective et personnelle sur différents thèmes inhérents à l'exposition, tels que les peuples dont le mode de vie est en voie d'extinction, les échanges intergénérationnels, les cultures orales, la création collaborative et la place des études anthropologiques aujourd'hui.

Les œuvres deviennent alors le point de départ d'un échange entre les enfants et la médiatrice culturelle. Celle-ci va partager des pistes de lecture, tirer le fil rouge, à l'instar du fil d'Ariane permettant à Thésée de sortir des dédales du labyrinthe du Minotaure, qui relie les œuvres entre elles et ouvrir la discussion à d'autres réflexions, références et thématiques historiques, littéraires, artistiques, sociales, etc.

Les élèves seront donc invités à s'exprimer, échanger leurs impressions, émettre un avis, proposer une interprétation et ainsi participer à la construction d'une réflexion personnelle et collective autour de l'exposition et des thèmes qu'elle développe. La médiatrice culturelle enclenche la discussion en partant de références connues et adaptées à l'auditoire, et mène l'échange de façon participative.

La visite guidée de l'exposition se fait de façon ludique et a pour but d'initier les publics à la pratique des expositions en forgeant leur regard et leur vocabulaire. La médiatrice culturelle encourage l'observation, oriente le débat, explicite une terminologie spécifique avec un vocabulaire adapté au niveau de connaissance et de compréhension de l'auditoire. Elle introduit également des éléments constitutifs de l'histoire de l'art en développant l'analyse personnelle de chacun et en éveillant le sens critique et d'analyse des participants.

La visite guidée, avec l'ensemble de la classe ou du groupe est l'un des moyens pour les élèves d'établir un contact direct avec les œuvres et d'initier une habitude de fréquentation des lieux artistiques et culturels. L'important est de ne pas se sentir exclu de ces lieux parce que l'on ne sait pas... Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise interprétation mais seulement un regard subjectif sur les œuvres. Parler de ce que l'on voit, de ce que l'on ressent, exercer son regard, échanger avec les autres est à la portée de tous, pourvu qu'un temps soit accordé à ces rencontres. Les visites guidées que nous vous proposons sont à considérer comme une porte ouverte à la curiosité, source d'accès aux connaissances et à la pensée.

Le format de la visite est adaptable, tant sur la forme que sur le contenu, à vos disponibilités et vos attentes, alors n'hésitez pas à nous contacter pour toute proposition, question, demande ou information.

MODALITÉS DE RÉSERVATION :

Visite commentée gratuite.

Publics : scolaires et péri-scolaires de tous niveaux et tous âges

Réservation indispensable auprès de Juliette Gardé
par mail: mediation@maisonpop.fr ou par téléphone: 01 42 87 08 68

RÉSERVEZ DÈS À PRÉSENT VOTRE VISITE GUIDÉE DE L' EXPOSITION

Pour quels publics ?

- Visite commentée gratuite à destination des publics scolaires (école maternelle, école primaire, collège, lycée et enseignement supérieur)
- Visite guidée destinée aux publics péri-scolaires (associations, maisons de retraite, publics empêchés, handicapés psychiques, etc.)

Calendrier de réservation

- Du lundi au vendredi entre 10 h et 18 h
- Durée : 1 h 30 (modulable selon vos attentes)
- Possibilité de mettre en place, sur demande, un atelier créatif en lien avec l'exposition après la visite guidée dont le format sera à définir ensemble
- Possibilité d'adapter la formule de visite guidée aux attentes des publics : thématiques spécifiques à aborder, présentation de la Maison populaire, etc.

Réservation obligatoire

- > par mail: mediation@maisonpop.fr
- > par téléphone: 01 42 87 08 68

Contact

- > Juliette Gardé, Chargée des publics et de la médiation culturelle du Centre d'art
juliette.garde@maisonpop.fr

L'Autre... De l'image à la réalité

Un projet en trois volets proposé par le centre d'art de la Maison populaire de Montreuil

Le thème proposé par la Maison Populaire, « L'Autre... De l'image à la réalité », implique non pas seulement la représentation de l'Autre ni sa seule projection, mais bien aussi son existence concrète. Ce qui soulève la question suivante : comment la différence et l'altérité (raciale, sexuelle, de classe, religieuse) sont construites, entretenues ou contestées aujourd'hui ?

Force est de constater, que malgré l'accélération des échanges, l'enrichissement des connaissances réciproques et la facilitation des déplacements, dans un monde désormais globalisé, notre relation à autrui semble peu évoluer. Notre perception de l'Autre passe toujours au filtre d'une altérité jouant avec les préjugés, recyclant les stéréotypes raciaux, sociaux et culturels ou bien construisant des différences, des catégories, des fantasmes. Comment se définit l'Autre aujourd'hui ? Comment dessiner les contours fluctuants de l'Autre ?

Pour tenter de répondre, quoique partiellement et modestement, à ces questions nous nous sommes tournés vers des artistes qui proposent des outils conceptuels permettant une nouvelle appréhension de la réalité sociale, culturelle et artistique de l'Autre aujourd'hui. Ancrés dans le présent, ils s'intéressent tous de façon très concrète et très directe à la rencontre, au contact, à l'échange, évitant ainsi que l'Autre ne reste qu'une énigme, qu'un sujet d'étude ou qu'un objet de projets.

Leurs œuvres incarnent des postures possibles face à autrui, au social, au politique et à l'art et peuvent nous aider à mieux nous positionner dans notre appréhension de notre actuel Autre et du futur Nous.

Le projet se déploie en trois volets : Avec l'Autre / Face à l'Autre / L'Autre nous. L'exposition rassemble des installations, photographies, vidéos récentes d'artistes internationaux.

En complément de ce cycle d'expositions, l'artiste **Pascal Marquilly** sera en résidence artistique de création sur 2017.

L'Autre... De l'image à la réalité 1/3 : Vers l'autre

Le premier volet du cycle d'expositions « L'Autre... De l'image à la réalité », intitulé « Vers l'Autre », s'intéresse à un Autre lointain, dont le mode de vie est en voie de disparition. L'extinction effective ou programmée de nombreux peuples est le fruit des contacts qui, par le passé jusqu'à aujourd'hui, ont remis en cause des façons de vivre, ont mis en péril des sociétés.

Les artistes présentés sont allés à la rencontre des derniers représentants de ces peuples aux modes de vie traditionnels. Comment présenter ces contemporains, sans les réduire à ce qu'ils ne sont plus ? Comment témoigner de l'évolution de l'Autre, de son adaptation à un monde globalisé ? Comment même croire en une authenticité des représentations de l'Autre ?

Si les méthodes des deux vidéastes et celle des deux photographes peuvent être mises en parallèle (démultiplication des points de vues et contextualisation pour les premiers ; collaboration et mise en scène pour les seconds) les œuvres qui en résultent sont radicalement différentes dans la forme et dans le fond.

Mario Pfeifer dresse le portrait d'une nation et d'une communauté qui a subi une violente transformation culturelle, religieuse, sociale, politique et économique à un moment où elle est sur le point de disparaître. *Approximation* rend visible la cruauté des pratiques anthropologiques dans la région, et appelle à un autre type de représentation des cultures qui ont existé bien avant le regard impérialiste.

Thi Trinh Nguyen dépeint les villageois de l'éthnie Cham de l'actuel Viet-Nam, et en regard de disciplines comme l'ethnologie ou l'histoire, elle s'interroge sur la perpétuation des colonialismes.

Patrick Willocq traduit en image les chants cérémoniels des jeunes mères Pygmées Ekonda, et nous révèle les mystères de ce rite symbolique plaçant la femme, la mère et la maternité au centre de la société.

Nicolas Henry collabore avec des communautés pour mettre en scène, au travers de séries photographiques, des histoires locales. Ses installations témoignent de la création d'une narration commune et d'une représentation multiple des réalités de ces communautés.



Blandine Roselle

Historienne de l'art de formation, Blandine Roselle évolue en 1999-2000 dans le monde muséal, en tant que chargée des publics, et ponctuellement comme commissaire d'exposition. Elle travaille ensuite pour une structure de production et de diffusion de spectacle vivant, en tant que chargée de production.

En 2004, elle obtient le diplôme DESS « coopération artistique internationale » à Paris 8.

Elle est alors missionnée par diverses structures (Lille 2004 - capitale européenne de la culture, Lille 3000, Epidemic, Fondation d'art Oxylane), tant pour la programmation, l'accueil de projets et d'artistes, que pour la production d'œuvres et d'expositions. Elle travaillera aussi sur la reconversion de lieux désaffectés en espaces d'exposition et de cinéma (la gare de frêt St-Sauveur, Lille ; le garage pour Béthune 2011, Capitale régionale de la Culture).

Parallèlement, elle monte sa propre association, KRAFT, dédiée aux arts visuels (expositions, résidences, productions). Les projets confrontent des domaines variés (arts contemporains, traditionnels, populaires, urbains...) et se déploient sous forme de cycles permettant d'explorer différents points de vue sur un sujet donné.

Ses expositions ont été présentées en Pologne, Italie, Belgique, France et au Brésil. Elle a participé à plusieurs séminaires professionnels européens (« Eyes wide open » - Biennale de Berlin (BB5), 2008 ; « Scènes culturelles berlinoises » - Goethe Institut de Berlin, 2009, « 10 to 10 » - Congrès Européen de la Culture à Wrocław, 2011).

Nicolas Henry est né en 1978, en France, il vit et travaille à Paris.

Diplômé de l'ENSBA de Paris et de Cergy, formé au cinéma à l'Emily Carr Institute of Art and Design de Vancouver et ayant une expérience d'éclairagiste et de scénographe pour le spectacle, il mêle volontiers photographie, scénographie et vidéo dans le cadre d'un vaste travail de création visuelle autour du jeu et de la rencontre.

De 2005 à 2011, il part à la rencontre des aïeux du monde entier et crée « Les cabanes de nos grands-parents ». Cette série photographique, mixant installations et portraits, parcourra le monde (USA, Japon, Népal, Nigéria, Corée, Argentine), fera l'objet en 2011 d'un livre et d'un film (*Comfortably Lost* de Q. Clausin, 2011). Parallèlement, il parcourt le monde pendant trois ans comme réalisateur pour « 6 milliards d'autres » de Y-A. Bertrand. Il assumera en 2009 la direction artistique de l'exposition au Grand Palais. Il conçoit également les centres « GiBiloba », des parcs de jeux et d'éveil à l'écologie pour les enfants.

Avec *Traits d'union* et *Cabanes imaginaires*, Nicolas Henry étend sa démarche de mise en scène à la frontière du théâtre et de l'installation. Il collabore alors avec des communautés entières, abordant différentes thématiques universelles (évolution des traditions, écologie, famille, discrimination, frontières...). Ses installations sont présentées à Arles, Paris, Buenos Aires, Kyoto, Katmandhu, St Cloud...

Ses derniers travaux, sorte de contes photographiques sont en cours à Chicago, Fès et Jaïpur.

Thi Trinh Nguyen est née en 1973 à Hanoï, elle vit et travaille à Hanoï, Viêt Nam.

Trinh Thi Nguyen a étudié le journalisme, la photographie, les relations internationales et le film ethnographique aux États-Unis. Elle est aujourd'hui cinéaste, documentariste et vidéaste indépendante.

Sa pratique, qui l'amène aussi bien à exhumer des archives anonymes qu'à travailler au plus près de la population, questionne la mémoire en superposant les sources et les périodes historiques. En transcendant les frontières entre cinéma, documentaire et performance, Trinh Thi Nguyen assume une position d'artiste en prise directe avec son environnement social et politique. Elle œuvre au dévoilement nécessaire d'histoires cachées, mal interprétées ou déplacées. Dans un contexte de surveillance et de censure généralisées, elle déconstruit ainsi les idées centrales du pouvoir et de l'idéologie dans le Vietnam du passé et du présent.

Elle fonde en 2009 le Hanoï DocLab, centre dédié au film documentaire et à l'art vidéo à Hanoï, dont elle continue de diriger les activités et où elle enseigne. L'œuvre de Trinh Thi Nguyen a été exposée aux biennales de Singapour, Jakarta, Taipei, Taiwan, Lyon ainsi qu'au ZKM (Karlsruhe), au Centre Pompidou, au Jeu de Paume (Paris), au CAPC musée d'art contemporain (Bordeaux); et dans des festivals de films à Oberhausen, Bangkok...

Mario Pfeifer

est né en 1981 à Dresdes, il vit et travaille à Berlin et à New York.

Son travail explore les structures et les conventions de représentations cinématographiques (de Mumbai, à la Californie en passant par le Sahara occidental). Il conçoit chaque projet à partir d'une situation culturelle spécifique, dont il étudie les milieux locaux lors de longs séjours sur place. Il tisse ensuite les références historiques, socio-politiques et documentaires, aboutissant à des installations cinématographiques et vidéo, à des photographies et des textes. Il se préoccupe non seulement de la vie des communautés dans leurs contextes locaux, mais aussi de leur intégration globale en fonction de thèmes tels que le travail, la religion, la culture, l'économie, le racisme, l'exploitation, la migration et les médias.

Afin d'élargir la discussion autour des thèmes suggérés dans ses travaux, Mario Pfeifer collabore régulièrement avec des scientifiques travaillant sur des domaines connexes.

Il a étudié à la Städelschule de Frankfurt / Main et à l'Institut des Arts de Californie de Los Angeles, en tant que boursier Fulbright. En 2012, il est en résidence à l'ISCP de New York. D'autres soutiens et projets l'ont mené à Bangkok, Mumbai, Marrakech, Beyrouth, Tierra del Fuego, Santiago du Chili.

Patrick Willocq

est né en 1969 à Strasbourg, il vit et travaille à Hong Kong et à Kinshasa.

Patrick Willocq a vécu la majeure partie de sa vie à l'étranger et notamment 7 ans en République Démocratique du Congo dans son enfance et 23 ans en Asie en tant que manager de multinationale.

En 2012, après être retourné au Congo, il rompt avec sa vie et décide de redécouvrir l'Afrique et se consacrer à la photographie. Sa passion pour les voyages, la découverte de différentes cultures, son désir de documenter les réalités dont il est témoin depuis son enfance sont étroitement liés. Patrick Willocq est particulièrement motivé par le besoin de montrer une autre image du Congo et de l'Afrique en général - une image tournée vers l'avenir - et d'aller au-delà des clichés présentés par les médias.

Il a été nommé au Prix Découverte des Rencontres d'Arles 2014. Sa série *On The Road From Bikoro to Bokonda*, DR Congo a remporté le prix de l'Agence française de développement du meilleur reportage photo et a été exposée dans plus d'une dizaine de festivals internationaux, dont Paris Photo 2012 et Photo Off (Paris) 2013. Parmi ses autres travaux, on peut citer *The 4 Seasons in Shanghai*, exposé au Festival européen de la photo de nu à Arles, et *Walé O Konga I*, exposé lors du festival « Portrait(s) à Vichy ». Avec *I am Walé Respect Me*, Patrick Willocq est naliste des LensCulture Exposure Awards 2013 et a été sélectionné pour faire partie des « personnes à surveiller en 2014 » par le British Journal of Photography.



Nicolas Henry
*Les Cabanes de nos grands
parents (2005-2011)*
Diaporama sonore
2011
Photographie et texte : Nicolas
Henry
Composition sonore : Serge
Richard

Ça commence par une rencontre, que ce soit à Atacama au Chili, à Yamagata au Japon ou à Rio de Janeiro au Brésil... La démarche est toujours la même : s'arrêter dans une ville ou un village et prendre contact avec un habitant qui conduira Nicolas Henry à un « ancien ». Ensemble, et avec d'autres habitants, ils élaborent une cabane – lieu de l'imaginaire et de l'enfance s'il en est – après avoir préalablement longuement dialogué.

À la Maison Populaire, c'est sous forme de diaporama que les photographies sont présentées, auxquelles s'ajoutent les paroles de ces aînés du monde entier qui se racontent à travers leurs souvenirs et leur appartenance culturelle.

Le projet est né d'un constat : notre monde est aujourd'hui dominé par l'image de la jeunesse et celle d'une réussite sociale formatée. Quelle est la place des personnes âgées dans notre société où la transmission de langue, des histoires et des traditions, ainsi que la connaissance de la nature et de la biodiversité sont supplantées par les médias et les systèmes d'éducation ?



Nicolas Henry
Kitihawa tales
2016-2017
Installation (photographies et
maquettes)

Poursuivant sa démarche participative et collective, Nicolas Henry développe une nouvelle installation photographique nourrie des ses récents travaux dans le Southside de Chicago, (l'Etat le plus violent des USA et le berceau des Black Lives Matters) et dans l'Utah chez les Natives American Navajos. Ces deux communautés lui ont parlé d'un monde futur où l'équilibre et la cohabitation des communautés seront tributaires de la reconnaissance de l'histoire de chacun. Intégrant une nouvelle fois éclairage cinématographique, techniques théâtrales, fabrication artisanale et installations plastiques, il déploie des mises en scène qui brouillent les frontières entre fiction et réalité.

Le titre de l'oeuvre évoque Kitihawa, fille d'un chef amérindien Potawatomi et femme du mulâtre Jean Baptiste Pointe du Sable, fondateur de Chicago. L'artiste entend ainsi participer à la réhabilitation des Indiens d'Amérique, en soulignant leur rôle dans le développement des USA. Son récit reprend les grandes périodes historiques américaines. Comme un écho à l'histoire, elle nous raconte le monde d'aujourd'hui où inégalités, violences et pauvreté caractérisent toujours le quotidien de ces minorités.



Nicolas Henry
*Les cabanes imaginaires autours
du monde, worlds in the making
(sélection)*
2012-2015
Photographies

Pour ce projet, Nicolas Henry a parcouru 40 pays afin de créer des portraits de communautés de façon participative. Les décors de grand format sont réalisés avec l'aide d'une partie du village ou du quartier. Ces cabanes deviennent alors des événements symboliques, reflets d'une pensée collective. Au coucher du soleil, de plus en plus de monde rejoint le lieu de représentation et c'est à ce moment-là que Nicolas Henry fait la photographie. Il s'agit d'une véritable mise en scène publique, fabriquée et imaginée avec les habitants qui, tels les acteurs d'un théâtre itinérant, créent ainsi leur propre image.

Plus de 40 pays parcourus dans le monde entier :
Afrique du Sud, Argentine, Australie, Bénin, Bolivie, Brésil, Burkina Faso, Cam-
bodge, Chili, Chine, Equateur, Egypte, Etats-Unis, Ethiopie, Finlande, France,
Grande-Bretagne, Hong-Kong, Inde, Indonésie, Iran, Irlande, Italie, Japon, Mada-
gascar, Mali, Maroc, Namibie, Népal, Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande,
Portugal, Russie, Rwanda, Suède, Tanzanie, Thaïlande, Tibet, Turquie, Vanuatu.



Thi Trinh Nguyen
Letters from Panduranga, 2016
Vidéo HD, couleurs, son
(Vietnamien, sous-titré en
français), 35',
Co-production Jeu de Paume,
Paris, Fondation Nationale des
Arts Graphiques et Plastiques,
CAPC musée d'art contemporain
de Bordeaux
Courtesy de l'artiste

À la frontière du documentaire et de la fiction, cet essai filmique dépeint des villageois de l'ethnie cham qui vivent dans la province de Ninh Thuận, le dernier et plus méridional territoire de l'ancien royaume de Champa, fondé voici près de deux mille ans et annexé par le royaume du Đai Viet (l'actuel Viêt Nam) en 1832. Ninh Thuận, jadis appelé Royaume du Panduranga, est le centre spirituel de l'antique culture matriarcale cham.

Letters from Panguranga trouve sa source d'inspiration dans le projet du gouvernement vietnamien de construire d'ici 2020, dans la province de Ninh Thuận, les deux premières centrales nucléaires du pays. S'appuyant sur un réseau d'intellectuels cham, Nguyen y a séjourné à plusieurs reprises de 2013 à 2015. À chacune de ses visites, elle a été confrontée aux problématiques de l'accessibilité, de la représentation et de la prise de parole au nom d'autrui. « En tant qu'artistes, nous sommes animés par deux désirs contradictoires : celui de nous engager, mais aussi celui de disparaître », explique Thi Trinh.

Nguyen nous donne à voir des portraits de personnes et de groupes filmés au plus près, dans leur intimité, mais aussi les magnifiques paysages maritimes et terrestres de la région, des environnements de loisir et des espaces sacrés soigneusement cadrés, tandis que nous entendons un homme et une femme anonymes lisant en voix off les lettres qu'ils se sont adressées pendant qu'ils étaient sur le terrain. Confrontés tous deux à une incertitude multiforme, ils articulent les questions cruciales du travail de terrain, de l'ethnographie, de l'accès à l'histoire et de la perpétuation des colonialismes – de l'invasion du Viêt Nam par les Français à l'invasion du pays des Cham par les Vietnamiens, des bombardements américains pendant la guerre du Viêt Nam aux objets issus des expositions et des collections d'art coloniales, de la vulgarité des lieux touristiques aux politiques culturelles de l'Unesco.



Mario Pfeifer
*Approximation in the digital age
for a humanity condemned to
disappear*, 2014-2015
Trois vidéos
Cinéma 4K, couleurs, son stéréo,
26' chaque Montage de Mario
Pfeifer avec Ronald Kay Design
sonore de Thomas Wallmann
Partition musicale de Kamran
Sadeghi
Coordination de la production :
Simón Quiñones
Aide à l'édition : Andrés Aguirre
Commande du Museo sin Muros
/ Museo Nacional de Bellas Artes,
Santiago
Produit par [blackboardfilms]
and KOW
Avec le soutien généreux de : the
Cultural Foundation of the Free
State of Saxony and the Goethe-
Institut Chile Courtesy de Mario
Pfeifer & KOW

Témoignant de la vie des descendants du peuple indigène Yagans, cet essai d'anthropologie visuelle dresse le portrait d'une nation et d'une communauté aux prises avec une révolution culturelle, religieuse, socio-politique et économique des plus brutales.

Approximation se déroule à Shunuko, une île aujourd'hui connue sous le nom d'Île Navarino, située dans le Sud de la Patagonie, au Chili. Pendant quatre mois, Mario Pfeifer a observé les Yagans, peuple autochtone présent depuis plus de 8000 ans. Les traces de leur culture, transformée radicalement par la colonisation et l'oppression, ne se trouvent que dans les vitrines des musées et les travaux de référence des sociologues et des anthropologues.

Avec des rythmes entraînants et des observations détaillées de la vie nocturne, la globalisation de l'industrie alimentaire, les dioramas des musées, des paysages à couper le souffle, la confrontation des Yagans aux images de leurs familles en 1920 sur un Ipad, Pfeifer satisfait le besoin contemporain d'un esthétisme aux couleurs vives et aux résolutions en haute définition. Il propose un nouveau type de modèle ethnographique, dans lequel les Yagans peuvent aborder leur héritage culturel en établissant leurs propres conditions, tout en restant ancrés dans le présent.

Le musicien Kamran Sadeghi (membre du collectif new-yorkais *Soundwalk*) s'est appuyé sur des enregistrements de terrain réalisés en 1923 par le missionnaire et anthropologue Martin Gusinde afin de composer la bande sonore électronique.



Patrick Willocq,
Epanza Makita, batwalé
2014

Photographie, tirage jet d'encre
pigmentaire de qualité archivable
sur papier 100% coton,
109 x 145 cm avec cadre
Courtesy de l'artiste

Dans la forêt équatoriale du Congo, certaines femmes pygmées, mères pour la première fois, vivent recluses avec leurs enfants au milieu d'autres femmes chargées de leur bien-être. On les appelle les « walés » (les femmes qui allaitent). Pendant ce temps de réclusion, elles doivent créer un spectacle de danses et de chants pour le grand jour : leur libération.

C'est au hasard d'une expédition en brousse que Patrick Willocq croise pour la première fois « une femme rouge ». Personne n'étant capable de répondre à ses questions au sujet de ces femmes, il mène sa propre enquête et partage le quotidien de treize Walés.

Il se lie ensuite avec Martin Boilo, ethnomusicologue, directeur du musée de Mbandaka, qui s'attèle à la traduction des chants écrits par les Walés pour leur cérémonie de sortie. Fasciné par ces évocations hautes en couleurs, le photographe décide de leur donner vie. Aidé d'un artiste plasticien congolais et des villageois, il construit de petits théâtres qui reproduisent les scènes chantées, au sein desquels les Walés incarnent leur propre rôle. Patrick Willocq, rémunère les villageois impliqués dans la construction des théâtres et aide les Walés en difficulté à constituer leur « valise ».

Il était une fois Chicago ...



Chef Potawatomis

Avant l'arrivée des premiers Européens, la région de Chicago était occupée par les Amérindiens Potawatomis, qui prirent la place des Miamis et des Sauk et Fox vers le milieu du XVIIIe siècle. Le nom de la ville proviendrait du mot miami-illinois « sikaakwa », déformé par les Français en « Chécagou » ou « Checaguar », qui signifie « oignon sauvage », « marécage » ou encore « mouffette », ce qui en dit long sur l'odeur pestilentielle qui y régnait autrefois.

Au XVIIe siècle un fort fut construit par les français sur les terres de l'actuelle ville de Chicago, mais le premier établissement permanent fut fondé par Jean-Baptiste Pointe du sable à la fin du XVIIIe siècle. Fils d'un père blanc et d'une mère africaine esclave, originaire de la colonie française de Saint-Domingue, il épousa une amérindienne et fit construire une première maison à Peoria en 1765. Puis il établit un comptoir commercial en 1779 à l'emplacement actuel de Chicago qui devient très rapidement prospère en raison de sa situation géographique.



Portrait de Jean-Baptiste Pointe du sable

La ville de Chicago a accueilli des vagues d'immigrations venant d'Europe de l'Est, de la fin de la guerre civile jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, aussi bien que des milliers d'Afro-américains. À partir des années 1910, Chicago reçut plusieurs milliers d'Afro-américains venant du Sud du pays, fuyant la ségrégation raciale devenue trop virulente et espérant trouver du travail dans les usines et les abattoirs de la ville. Ce mouvement suscité par la ségrégation raciale est appelé « Grande Migration ». Cette population afro-américaine s'est majoritairement installée dans le quartier sud de la ville, appelé South Side.

Le quartier de Bronzeville, situé dans le secteur de Douglas est réputé être la « métropole black », constituant ainsi un quartier historique de la ville. Bronzeville est devenue un ghetto noir dans les années 1960. Pour faire face à la surpopulation, la municipalité avait décidé de construire de grands ensembles d'immeubles (housing projects). C'est dans ce quartier que l'artiste Nicolas Henry a réalisé la majorité des photographies de la série *Kitihawa tales*. Il a travaillé avec les élèves d'écoles locales et de lycées français, ainsi qu'avec des groupes d'adultes du quartier. Ces habitants du South Side, et plus particulièrement de Bronzeville ont évoqué l'histoire de la fondation de la ville de Chicago, de la place des noirs dans ce quartier et des problèmes liés aux discriminations, aux guerres de Gangs et de la violence omniprésente.



Bronzeville ... Black Metropolis

Comme d'autres quartiers noirs des États-Unis, à l'image du quartier du Bronx à New-York, le quartier du South Side tente de sortir de la violence, notamment grâce aux centres culturels, aux théâtres et aux galeries d'art. Nicolas Henry a notamment travaillé avec l'association Skyart, implantée dans le Southside, qui propose des programmes culturels et artistiques aux jeunes.

Les yagans : un peuple disparu.



Les Yagans

Les Yagans (ou Yámanas) sont un peuple amérindien qui habitait la partie sud de la Grande Île de Terre de Feu ainsi que les autres îles situées plus au sud, de l'autre côté du canal Beagle, jusque dans la région du Cap Horn, dans des territoires qui font aujourd'hui partie de l'Argentine et du Chili. Ils étaient des nomades et se déplaçaient dans les nombreux chenaux de la région dans des canoës faits d'écorce de lenga, chassant les oiseaux ou les loutres de mer, avec la peau desquelles ils faisaient leurs vêtements.

À partir du XVII^e siècle les explorations en Terre de feu se succédèrent. En février 1624, les navires d'une flotte néerlandaise firent escale à la baie Nassau, touchant terre dans la baie Schapenham, où on ordonna au capitaine d'envoyer à terre des marins chercher de l'eau et du bois. Du bateau descendirent dix-neuf marins qui, à cause d'un grain subit, ne purent regagner le bord, devant passer la nuit à terre. Le jour suivant, voyant qu'ils ne revenaient pas et qu'il n'y avait aucun signe de vie, on envoya depuis le navire une patrouille de recherche, laquelle ne trouva que deux survivants blessés et cinq cadavres démembrés sur la plage. On ne retrouva rien des douze autres. Les survivants racontèrent que lorsque l'obscurité vint, les indigènes qui les avaient aidés à ramasser du bois frappèrent dix-sept d'entre eux à la tête avec leurs frondes et garrots. Les cadavres sur la plage avaient été étrangement dépecés. Depuis ce jour, les Yagans furent traités de cannibales, réputation qui durera deux siècles et demi.



L'explorateur et capitaine de navire James Cook

Cinquante ans plus tard, l'explorateur James Cook, découvrit et diffusa dans le monde entier l'existence de grande quantité d'animaux marins dans l'Atlantique sud, information qui eut des conséquences pour les indigènes de la région. En effet, vers 1788, les baleiniers avaient atteint la région du Cap Horn. La réduction des populations de phoques et de baleines de l'Atlantique nord et du Groënland, à cause de la chasse excessive, les poussa vers le sud. Jusqu'à cette époque les phoques et les baleines, entre autres animaux marins, avaient constitué les principales sources d'alimentation et de vêtements des yagans. Entre 1790 et vers 1829, le massacre de ces animaux dans la zone du Cap Horn fut si dévastateur que les populations initiales ne se reconstituèrent jamais. Les yagans et les kawésqar perdirent leur principale source d'alimentation. Ils durent rechercher d'autres ressources de valeur énergétique plus faible.



La Terre de Feu et sa faune remarquable.

Aujourd'hui en Terre de Feu, il n'existe qu'un seul membre de cette communauté qui habite à Villa Ukika, près de Puerto Williams. Quelques rares autres Yagans sont dispersés dans d'autres endroits au Chili. En Argentine, on ne connaît que quatre personnes de cette ethnie à Río Gallegos.

Martin Gusinde, un missionnaire anthropologue.

Membre de la Société du Verbe Divin, Martin Gusinde est ordonné prêtre en 1911. L'année suivante, il est envoyé en tant que missionnaire au Chili. Enseignant l'histoire naturelle au lycée allemand de Santiago, il se passionne pour les sciences humaines, l'archéologie et l'anthropologie. Le Musée d'ethnographie et d'anthropologie lui offre des ressources documentaires et un cadre de formation.



Martin Gusinde chez les Yagans, lors d'une cérémonie.

Au fil de quatre voyages de plusieurs mois réalisés en Terre de Feu entre 1918 et 1924, le missionnaire allemand Martin Gusinde demeure le seul anthropologue à avoir pu réaliser une étude en profondeur sur les sociétés Selk'nam, Yamana et Kawésqar, alors déjà considérablement amoindries. Les 1 200 clichés qu'il rapporte constituent un témoignage unique. Dans ce qui aurait pu rester un exemple classique de parcours d'un missionnaire ethnographe, apparaît aujourd'hui une expérience de terrain sans équivalent. Les portraits constituent une grande part de ces images et le corps y apparaît dans ses manifestations les plus extraordinaires qui sont celles des esprits et des acteurs du rituel du Hain. Si ces photographies nous révèlent un monde qui reste largement inaccessible, elles laissent entrevoir la richesse mythique de sociétés qui avaient jusque-là été considérées comme peu dignes d'attention.

Une brève histoire du Royaume du Champa.

Le royaume de Champa est un état de culture Hindouiste et de langue malayo-polynésienne situé dans la zone centrale du Viêt Nam moderne entre les IIe et XVIIe siècle. Récemment, les chercheurs ont établi que les Chams étaient venus de la mer, de la Malaisie, d'Indonésie, de Sumatra ou de Bornéo pour s'établir dans la région de l'Annam au centre du Viêt Nam actuel. Les Chams adoptèrent comme activités principales le commerce, le transport et la piraterie. Leurs villes étaient des ports au départ d'importantes routes d'échanges reliant l'Inde, la Chine et les îles indonésiennes. Ils ont adopté l'hindouisme au contact de marchands indiens. À la suite d'une époque glorieuse et prospère, le royaume du Champa fini par connaître de nombreux conflits avec les chinois, puis les Khmers (à partir de la fin du XIIIe siècle), puis avec les Vietnamiens. Le royaume du Champa n'était pas un état centralisé, mais une sorte de fédération de principautés. La dernière principauté qui a tenu bon face aux différentes invasions fut Panduranga, principauté la plus au sud de la péninsule. Elle finit par être totalement absorbée par les vietnamiens en 1832.



Temple du sanctuaire de My Son

Le sanctuaire de My Son présenté dans le film *Letters from Panduranga*, est un ensemble de temples chams dont les racines spirituelles se rattachent à l'hindouisme. My Son est un des premiers sites cham qui a été édifié au Vietnam, au IVe siècle. Ce site a traversé à la fois le temps et une histoire très mouvementée, notamment avec l'invasion des chinois entre le IVe et le Ve siècle qui l'ont dépouillé. Le sanctuaire de My Son a ensuite, été occupé par les Chams du IVe au XIIIe siècle. Les ruines actuellement visibles datent d'une période allant du VIIe au XIIIe siècle. Elles comprennent les restes d'environ soixante-dix temples et édifices annexes. Leur architecture en briques rouges est vraiment remarquable.

Quelques mots sur les Pygmées.



Les pygmées

Les Pygmées sont caractérisés par leur petite taille, entre 1,20m et 1,70m. Il ne s'agit pas de nanisme au sens commun, mais d'une adaptation morphologique au milieu de la forêt équatoriale dans laquelle vivent ces populations. Le terme « pygmée » englobe les différents groupes ethniques disséminés le long de l'Équateur dans de nombreux États de l'Afrique actuelle, allant de la partie occidentale Cameroun, Gabon, Congo, République démocratique du Congo, jusqu'au Rwanda, au Burundi et à l'Ouganda à l'Est. Leur mode de vie est aujourd'hui menacé en raison de l'exploitation des forêts équatoriales. En effet, les pygmées sont chasseurs-cueilleurs-pêcheurs, ils se nourrissent de ce que leur offre la nature. Contrairement aux Bantous, peuple nomade puis sédentaire, qui s'est implanté dans de nombreuses régions de l'Afrique équatoriale, les Pygmées n'ont jamais pratiqué l'agriculture et sont donc plus vulnérables face à la déforestation. La destruction de leur forêt a fini par les pousser à quitter leur mode de vie nomade, en raison du manque de ressource. Ils finissent par se sédentariser en s'installant aux alentours des villages bantous. De chasseurs-cueilleurs, les Pygmées se transforment alors en ouvriers agricoles serviles pour les Bantous qui les exploitent et les sous-payent. Bien que les Pygmées soient reconnus comme les premiers occupants de la forêt, la société ne leur reconnaît aucun droit de propriétés sur ces terres. Ils sont victimes de racisme et de discriminations, et souhaitent aujourd'hui faire reconnaître leur droit à l'égalité avec les autres citoyens de la République du Congo. Des affrontements violents éclatent souvent entre les Pygmées et les Bantous.

Samedi 21 janvier 2017 de 19 h à 21 h

PASCAL MARQUILLY

Lancement de résidence

La Maison populaire accueille en résidence l'artiste **Pascal Marquilly**, pour soutenir son projet Ombres de Chimère. Pascal Marquilly a été sélectionné par la commissaire d'exposition Blandine Roselle dans le cadre de son cycle d'expositions "L'Autre... De l'image à la réalité".

Projection suivie d'un échange avec l'artiste **Pascal Marquilly**.

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles.

Vendredi 3 février 2017 de 20 h à 22 h

LE CHANT DES WALÉS

Projection - rencontre

Séance de projection du film Le Chant des Walés, réalisé par **Patrick Willocq** et **Florent de La Tullaye**, documentaire, France/RDC, 52' (2015).

Projection suivie d'un échange avec le réalisateur, **Florent de La Tullaye**.

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles.

Vendredi 24 février 2017 à 20 h

« L'HOMME EST UN DIEU POUR L'HOMME »

Conférence - débat

L'autre en philosophie 1/4

Avec **Pascal Sévérac**, maître de conférences en philosophie à l'Université Paris-Est Créteil.

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles.

Vendredi 3 mars 2017 de 20h à 22h

NICOLAS HENRY

Rencontre avec l'artiste

Nicolas Henry, artiste présenté dans l'exposition "Vers l'Autre", ayant longtemps résidé à Montreuil, présentera ses œuvres participatives réalisées autour du monde.

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles.

Samedi 18 mars 2017 à 18 h

« ENFIN DE BONNES NOUVELLES »

Projection - rencontre

Projection du film *Enfin de bonnes nouvelles* de **Vincent Glenn** (France, 2016, 88min).

Entrée gratuite dans la limite des places disponibles.

Samedis 25 février et 11 mars
de 14h30 à 16h

PARCOURS EN FAMILLE

Visite-atelier-goûter

Des visites-ateliers pour toute la famille, conçues en lien direct avec les œuvres exposées dans le Centre d'art, vous font partager des moments surprenants et enrichissants. Dans un contexte convivial, les enfants et les parents peuvent échanger autour d'un goûter à la fin de la visite.

Réservation obligatoire jusqu'à la veille de la visite.



L'ÉQUIPE

Présidente

Rose-Marie Forcinal

Directrice

Annie Agopian

annie.agopian@maisonpop.fr

Coordination du centre d'art

Floriane Benjamin

floriane.benjamin@maisonpop.fr

Graphiste

Mathieu Besson

mathieu.besson@maisonpop.fr

Chargée de communication

Sophie Charpentier

sophie.charpentier@maisonpop.fr

Chargée des publics et de la médiation culturelle

Juliette Gardé

juliette.garde@maisonpop.fr

Hôtes d'accueil

Malika Kaloussi

Alexandre Dewees

01 42 87 08 68

La Maison populaire accueille chaque saison plus de 2 300 adhérents, qui participent à la centaine d'ateliers d'expressions développés en direction des adultes et des enfants. Les actions qu'elle propose dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la philosophie, des sciences humaines, viennent ici élargir ses publics. Elle invite à penser ces actions dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques et des créations, qui créent le lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs. Elle s'associe à d'autres acteurs du territoire animés par les mêmes objectifs. En ce sens elle collabore activement dans différents réseaux tels que Tram, réseau d'art contemporain Paris / Ile-de-France, le MAAD 93 (Musiques Actuelles Amplifiées en Développement en Seine-Saint-Denis) et le RAN (réseau arts numériques)

Le centre d'art de la Maison populaire accueille depuis 1995 des expositions d'art contemporain où se côtoient artistes de renom international et jeunes artistes soutenus dans leur création. Conçu tel un laboratoire, le centre d'art est un lieu de recherche et d'expérimentation, de mise à l'épreuve d'hypothèses de travail. Chaque année la programmation est confiée à un nouveau commissaire.

Si les curateurs chargés de la direction artistique des expositions sont jeunes, ils sont parmi les plus actifs de la scène actuelle. Sont passés par ici : Claire Le Restif, Jean-Charles Massera, Gérard-Georges Lemaire, Estelle Pagès, Yves Brochard, François Piron, Emilie Renard, Aurélie Voltz, Christophe Gallois, le collectif Le Bureau/, Florence Ostende, Raphaële Jeune, Antoine Marchand, Raphaël Brunel, Anne-lou Vicente, Marie Frampier, Dominique Moulon, Marie Koch et Vladimir Demoule. Les trois expositions successives dont ils ont la charge sont pour eux la possibilité de mener à bien un projet d'envergure, avec l'édition d'un catalogue à la clé. Cette opportunité constitue pour eux une carte de visite précieuse dans un début de carrière artistique.

“ La banlieue ose ce qu'à Paris on ne saurait voir. Centres d'art et musées multiplient les initiatives les plus expérimentales, à quelques minutes de la capitale. Montreuil. Des partis pris radicaux. C'est un petit espace en haut d'une colline. Mais il s'y passe des choses très excitantes. Proposant chaque année à un commissaire indépendant d'intervenir dans ses murs, ce centre d'art organise avec lui trois expositions par an. Des propositions radicales, sans concession aux modes ni au spectaculaire ”.

Emmanuelle Lequeux, Beaux Arts Magazine

12. INFORMATIONS PRATIQUES & PLAN D'ACCÈS

Entrée libre

Exposition ouverte du lundi au vendredi de 10h à 21h
le samedi de 10h à 16h30
Fermée : dimanches, jours fériés et vacances scolaires

Visites commentées gratuites

Individuelles sur demande à l'accueil
Groupes sur réservation au 01 42 87 08 68 / mediation@maisonpop.fr

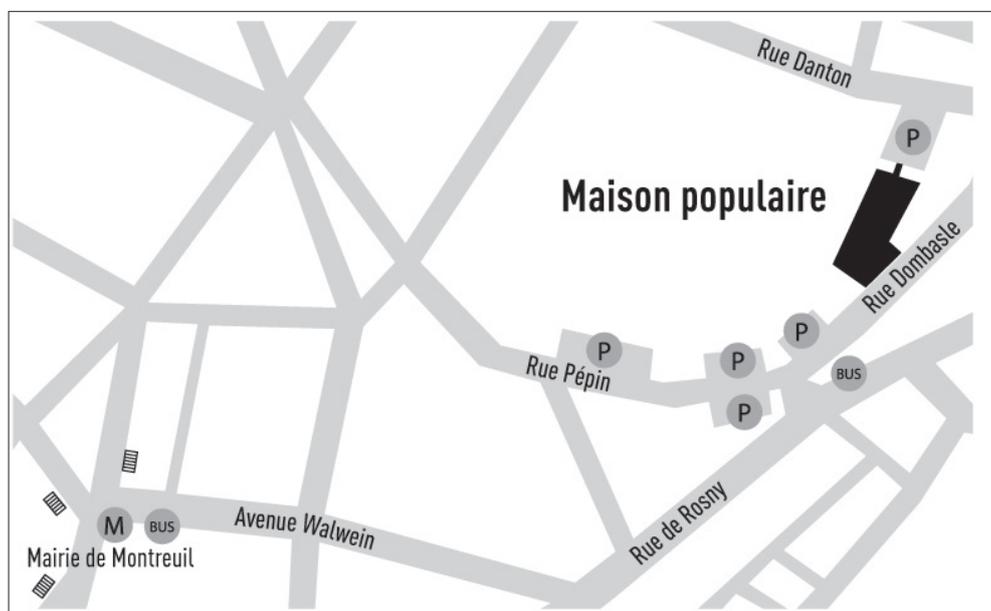
Accès

M° Mairie de Montreuil (ligne 9) à 5 min à pied - Bus 102 ou 121 : arrêt lycée Jean Jaurès

CONTACT

> Juliette Gardé
Chargée des publics et de
la médiation culturelle du
Centre d'art

Téléphone : 01 42 87 08 68



Le centre d'art de la Maison populaire est membre de l'Association des Galeries et fait partie des réseaux Tram, Parcours Est et RAN



PARCOURS

EST TRAM

Réseau art
contemporain
Paris / Ile-de-France



La Maison populaire est soutenue par le ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Ile-de-France, le Conseil régional d'Ile-de-France, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis et la Ville de Montreuil.

